

# Les nourritures terrestres

Suivi de

## Les nouvelles nourritures

André Gide

### Notes et extraits choisis par Jean-Marc Cormier

Au début des *Nourritures terrestres*, Gide s'adressait à un jeune homme imaginaire, Nathanaël, à qui il prodiguait tous les conseils que l'homme se prodigue à lui-même au fur et à mesure de sa rencontre avec sa propre vie.

« Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui suivrait pour se guider une lumière que lui-même tiendrait en sa main. »

« Chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet même de mon désir. »

« J'espère, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement désespéré. »

« Malheur à toi si tu dis que ton bonheur est mort parce que tu n'avais pas rêvé pareil à *cela* ton bonheur – et que tu ne l'admets que conforme à tes principes et à tes vœux. »

« Oh! Si tu savais, si tu savais, terre excessivement vieille et si jeune, le goût amer et doux, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme. »

Gide cite Hafiz, le poète persan :

« Apportez-moi du vin

Que je tache ma robe,

Car je chancelle d'amour

Et l'on m'appelle sage. »

**Hafez** de son vrai nom **Khwajeh Chams ad-Din Mohammad Hafez-e Chirazi** (en persan : خواجہ شمس‌الدین محمد حافظ شیرازی) est un poète et un mystique persan né autour des années 1310-1337 à Chiraz (Iran) et mort à l'âge de 69 ans. Il serait le fils d'un certain Baha-ud-Din. Hafez (Hafiz) est un mot arabe, signifiant littéralement *gardien* qui sert à désigner les personnes ayant mémorisé par cœur l'intégralité du Coran.

Il est surtout connu pour ses poèmes lyriques, les ghazals, qui évoquent des thèmes mystiques du soufisme en mettant en scène les plaisirs de la vie.

Son mausolée est au milieu d'un jardin persan à Chiraz et attire encore aujourd'hui de nombreuses personnes, pèlerins ou simples amoureux de poésie, venus lui rendre hommage.

Source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Hafez\\_%28po%C3%A8te%29](http://fr.wikipedia.org/wiki/Hafez_%28po%C3%A8te%29)

Nous sommes, dans *Les nourritures*, au cœur d'une méditation qui se permet les errances humaines, aussi bien celles du corps que celles de la pensée. L'homme interroge la vie, la sienne propre, les êtres qu'il croise, la nature, la profondeur des choses. Il y trouve et il y met du sens.

« Chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même. »

« Au reste, je remarquai bientôt de combien peu de haine du laid s'étayait mon amour du beau. »

« La vie était pour nous

SAUVAGE ET DE SAVEUR SUBITE

et j'aime que le bonheur soit ici,

comme une efflorescence sur de la mort. »

## Les nouvelles nourritures

L'édition de 1936 se termine avec *Les nouvelles nourritures* (1935).

L'homme a considérablement vieilli depuis la publication des *Nourritures terrestres* (1897), qui s'ouvrait sur ces mots : « *Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre.* » Le Koran, II, 23.

La Première guerre mondiale a eu lieu et nombre de désirs sont demeurés inassouvis. Le lecteur de Gide n'est plus interpellé sous le nom de Nathanaël mais plutôt sous le vocable de « camarade ».

Il apparaît très clairement que Gide a pris beaucoup de densité. Ce qui dans *Les nourritures* pouvait agacer et qu'on pouvait interpréter comme un relent de pédanterie a disparu. *Les nouvelles nourritures* sont plus ramassées, plus concentrées sur l'essentiel, ce livre-ci est d'ailleurs nettement plus court et si intense qu'il devient difficile de décider ce qu'il faut en citer.

« Toi qui viendras lorsque je n'entendrai plus les bruits de la terre et que mes lèvres ne boiront plus sa rosée – toi qui, plus tard, peut-être me liras – c'est pour toi que j'écris ces pages ; car tu ne t'étonnes peut-être pas assez de vivre ; tu n'admires pas comme il faudrait ce miracle étourdissant qu'est ta vie. Il me semble parfois que c'est avec ma soif que tu vas boire, et que ce qui te penche sur cet autre être que tu caresses, c'est déjà mon propre désir. »

« Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne. C'est l'effort vers la volupté qui fait germer la plante, emplir de miel la ruche, et le cœur humain de bonté. »

« Du jour où je parvins à me persuader que je n'avais pas besoin d'être heureux, commença d'habiter en moi le bonheur ; oui, du jour où je me persuadais que je n'avais besoin de rien pour être heureux. Il semblait, après avoir donné le coup de pioche à l'égoïsme, que j'avais fait jaillir aussitôt de mon cœur une telle abondance de joie que j'en pusse abreuver tous les autres. Je compris que le meilleur enseignement est d'exemple. J'assumai mon bonheur comme une vocation. »

« L'illogisme m'irrite, mais l'excès de logique m'exténue. »

« Tout ce que tu ne sais pas donner te possède. »

« Les peuples auront pitié de nous plus tard lorsqu'ils auront tiré parti de la lumière et de la chaleur du soleil, pitié de nous qui extrayons si péniblement notre éclairage du sol et qui gaspillons le charbon sans souci des générations à venir. »

« Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux. »

« J'admirais, je n'ai pas fini d'admirer, dans l'Évangile un effort surhumain vers la joie. Le premier mot qui nous est rapporté du Christ, c'est "Heureux..." Son premier miracle, la métamorphose de l'eau en vin. (le vrai chrétien est celui que suffit à enivrer l'eau pure. C'est en lui-même que se répète le miracle de Cana.) Il a fallu l'abominable interprétation des hommes, pour établir sur l'Évangile un culte, une sanctification de la tristesse et de la peine. Parce que le Christ a dit : "Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai", on a cru qu'il fallait se travailler et se charger pour aller à lui ; et le soulagement qu'il apportait, on en a fait des "indulgences". »

« L'homme est dans le pétrin, dis-je. Qu'il en sorte, reprit alors Dieu ; c'est pour lui marquer mon estime que je le laisse se débrouiller. »

« Diffus dans ma création, tout à la fois, je m'y dissimule et m'y perds, et je m'y retrouve sans cesse, au point que je me confonds avec elle et doute si, sans elle, j'existerais vraiment... »

« Je me passai fort bien de certitude dès lors que j'acquis celle-ci, que l'esprit de l'homme ne peut en avoir. Ceci reconnu que reste-t-il à faire ? S'en créer ou en accepter de factices et s'efforcer de ne les point tenir pour mensongères ?... ou apprendre à s'en passer. C'est à quoi je travaillai de tout mon cœur. Je n'admettais point que ce sevrage dût mener l'homme au désespoir. »

« C'est vers la volupté que s'efforce toute la nature. Elle fait croître le brin d'herbe, se développer le bourgeon et le bouton s'épanouir. C'est elle qui dispose aux baisers des rayons la corolle, invite aux noces tout ce qui vit,

l'obtusité larve à la nymphose et de la prison chrysalide fait s'échapper le papillon. Guidé par elle, tout aspire au plus grand bien-être, à plus de conscience, au progrès... C'est pourquoi j'ai trouvé plus d'instruction dans la volupté que dans les livres ; pourquoi j'ai trouvé dans les livres plus d'obscurcissement que de clarté.

» Il n'y eut là délibération ni méthode. C'est inconsidérément que je plongeai dans cet océan de délices, tout surpris d'y nager, de ne m'y sentir pas engoutir. C'est dans la volupté que prend conscience de soi tout notre être. »

Parlant sans cesse de lui-même, Gide décrit pourtant de multiples « rencontres ».

Ainsi : « Oh ! me disait ce pauvre infirme... ne fût-ce qu'une fois ! Pouvoir une fois enlacer dans mes bras “qui que ce soit pour qui je brûle”, ainsi que dit Virgile... Il me semble qu'après avoir connu cette joie, je me résignerais plus facilement à n'en plus jamais goûter d'autres ; que je me résignerais plus facilement à mourir.

- Cette joie, malheureux ! lui dis-je, pour l'avoir une fois goûtée, tu ne la souhaiterais que bien davantage. Si poète que tu puisses être, l'imagination, en ces sortes de choses, tourmente moins que ne le fait le souvenir. »

« Puis, plus tard... Non, ce ne fut ni diminution de désirs, ni satiété, que je sentis venir avec l'âge; mais, souvent, escomptant sur mes lèvres avides l'épuisement trop prompt du plaisir, la possession me paraissait de moindre prix que la poursuite et j'en venais de plus en plus à préférer à l'étanchement la soif même, à la volupté sa promesse, à la satisfaction l'élargissement sans fin de l'amour. »

On ne peut pas évaluer le juste poids de ces mots à vingt ans, encore moins mesurer la profondeur du propos qui va suivre :

« Le regret “temporis acti” est la plus vaine occupation du vieillard. Je me le dis ; pourtant j'y cède. Vous m'y encouragez, estimant ce regret de nature à ramener insensiblement l'âme de Dieu. Mais vous vous méprenez sur la

nature de mes regrets, de mes remords. C'est le regret du "non acti" qui me tourmente, de tout ce que durant ma jeunesse j'aurais pu faire, j'aurais dû faire, et qu'empêcha votre morale ; cette morale à laquelle je ne crois plus ; à laquelle je croyais bon de me soumettre alors qu'elle était pour moi le plus gênante, de sorte que je donnais à l'orgueil cette satisfaction que je refusais à ma chair. Car c'est à l'âge où l'âme et le corps sont les plus dispos à l'amour, les plus dignes d'aimer, d'être aimés, où l'étreinte est la plus puissante, la curiosité la plus vive et la plus instructive, la volupté du plus grand prix, c'est à cet âge que l'âme et le corps trouvent également le plus de force pour résister aux sollicitations de l'amour.

» Ce que vous appeliez, que j'appelais avec vous : tentations, ce sont elles que je regrette ; et, si je me repens aujourd'hui, ce n'est pas d'avoir cédé à quelques-unes, c'est d'avoir résisté à tant d'autres, après lesquelles j'ai couru plus tard, lorsqu'elles étaient déjà moins charmantes et de moindre profit pour ma pensée.

» Je me repens d'avoir assombri ma jeunesse, d'avoir préféré l'imaginaire au réel, de m'être détourné de la vie. »

On trouve des citations dignes d'être méditées presque à chaque paragraphe :

« Je suis ; mais je veux trouver raison d'être. Je veux savoir pour quoi je vis. »

« Il est bien peu de monstres qui méritent la peur que nous en avons. »

« Qui donc a dit que la crainte de Dieu était le commencement de la sagesse. Imprudente sagesse, la vraie, tu commences où finit la crainte, et tu nous enseignes la vie. »

« Une société d'hommes ne saurait être parfaite que si elle nécessite l'emploi de maintes formes d'activité, que si elle favorise l'éclosion de maintes formes de bonheur. »

« "Ce qui a été, c'est ce qui sera", dites-vous. Je veux penser que ce qui a été, c'est ce qui ne saurait plus être. L'homme se dégagera peu à peu de ce qui le protégeait naguère ; de ce qui désormais l'asservit. »

« Quand j'étais jeune, j'avais le cerveau plein de croisements, de mulets, ce caméléopards. »

« Vertu première : la patience.

Rien à voir avec la simple attente. Elle se confond plutôt avec l'obstination. »

« La mort met des gants fourrés pour nous prendre. Elle n'étrangle pas sans assoupir ; et ce dont elle nous sépare a perdu déjà sa netteté, sa présence et comme sa réalité. Un univers si décoloré que de le quitter ne fait plus grand-chose et qu'il n'y a plus matière à regrets.

» Alors, je me dis que ça ne doit pas être si difficile de mourir, puisque, en fin de compte, tous y parviennent. »

« C'est dès "ici-bas" qu'il faut vivre. »

« C'est au nom de la foi que l'on meurt ; et c'est au nom de la foi que l'on tue. L'appétit de savoir naît du doute. Cesse de croire et instruis-toi. »

La réflexion que Gide menait à chaque pas de sa propre vie dans *Les nourritures terrestres* s'est transformée avec les années et elle est devenue, dans *Les nouvelles nourritures*, une réflexion sur *l'homme* représentant l'humanité :

« Il pouvait, moins fou, s'épargner les maux causés par la guerre et, moins féroce pour autrui, ceux causés par la misère, de beaucoup les plus nombreux. Il n'y a pas là d'utopie ; mais la simple constatation que la plupart de nos maux n'ont rien de fatal, de nécessaire, et ne sont dus qu'à nous. Pour ce qui est de ceux que nous ne pouvons encore éviter, si nous avons les maladies, nous avons aussi les remèdes. »

« L'humanité chérit ses langes ; mais elle ne pourra grandir qu'elle ne sache s'en délivrer. L'enfant sevré n'est pas ingrat s'il repousse le sein de sa mère. Ce n'est plus du lait qu'il lui faut. Tu ne consentiras plus, camarade, à chercher aliment dans ce lait de la tradition, distillé, filtré par les hommes. »

« Redressez-vous donc, fronts courbés ! Regards inclinés vers les tombes, relevez-vous ! Levez-vous non vers le ciel creux, mais vers l'horizon de la terre. Vers où te porteront tes pas, camarade, régénéré, vaillant, prêt à quitter ces lieux tout empuants par les morts, laisse t'emporter en avant ton espoir. Ne permets pas qu'aucun amour du passé te retienne. Vers l'avenir, élance-toi. La poésie, cesse de la transférer dans le rêve ; sache la voir dans la réalité. Et si elle n'y est pas encore, mets-l'y. »

Et la finale que Gide veut à son ouvrage, c'est la finalité même qu'il a cherché à donner à sa propre vie. Il la dédie au CAMARADE que le communisme, malgré ses failles, ses piétinements, ses maladresses, pouvait encore laisser pressentir :

« J'ai vécu ; maintenant, c'est ton tour. C'est en toi désormais que se prolongera ma jeunesse. Je te passe pouvoir. Si je te sens me succéder, j'accepterai mieux de mourir. Je reporte sur toi mon espoir. »

« Sache te répéter sans cesse : il ne tient qu'à moi. On ne prend pas parti sans lâcheté de tout le mal qui dépend des hommes. »

Cette finale est en elle-même un programme pour toute une vie :

« Camarade, n'accepte pas la vie telle que te la proposent les hommes. Ne cesse point de te persuader qu'elle pourrait être plus belle, la vie; la tienne et celle des autres hommes; non point une autre, future, qui nous consolerait de celle-ci et qui nous aiderait à accepter sa misère. N'accepte pas. Du jour où tu commenceras à comprendre que la responsabilité de presque tous les maux de la vie, ce n'est pas Dieu, ce sont les hommes, tu ne prendras plus ton parti de ces maux.

Ne sacrifie pas aux idoles. »

Merci, monsieur Gide, de m'avoir rattrapé, à l'âge de soixante-et-un ans, soixante-quinze ans après tes derniers travaux sur *Les nouvelles nourritures*.

© **Jean-Marc Cormier**

23 janvier 2010, Dakar, Sénégal